



INTERNATIONAL ASSOCIATION OF PAPER HISTORIANS
ASSOCIATION INTERNATIONALE DES HISTORIENS DU PAPIER
INTERNATIONALE ARBEITSGEMEINSCHAFT DER PAPIERHISTORIKER

24.º CONGRESSO I.P.H. / 98 - (PORTO)

Quelques allusions au papier dans les sources arabes médiévaux

Ricardo González Castrillo
Bibliothécaire

Les historiens arabes médiévaux utilisaient indistinctement deux termes pour désigner le papier: *waraq* et *kāgid*, dérivé ce dernier d'un vocable perse auquel on pouvait supposer d'origine chinoise. Et rien d'étonnant aurait cette étymologie lointaine car, comme il est bien connu, ce peuple fut l'initiateur des Arabes à propos du secret de la fabrication du papier. L'occasion et le moment historique de cet événement s'apparentaient au desastre effectué par les troupes chinoises de Kao Hsien-Shih à Atlaj, près de Talas, en 134 H. (=751 ap. J.C.), lors de son affrontement avec les troupes musulmanes de Ziyād b. Šālih. Grâce, à la suite de ce fait, certains prisonniers de l'armée vaincue emmenés à Samarcande, lesquels connaissaient la technique inventée par T'sai Lun quelques siècles auparavant, finirent par la révéler à leurs vainqueurs. En somme, le procédé découvert vers l'année 105 de notre ère par l'artisan chinois déjà

mentionné consistait à l'obtention du papier en employant comme matière prime des substances pas coûteuses, spécialement des chiffons de lin et de chanvre, avec lesquels on obtenait une bouillie après les avoir soumis à une macération laborieuse dans de l'eau de chaux.

Comme c'était de logique, une fois que le secret de la fabrication de la nouvelle matière employée pour l'écriture fut révélée, elle se répandit au cours du temps dans toutes les régions du monde musulman. Bagdad, la capitale de l'empire 'abbāsī, ne tarda pas longtemps à fabriquer du papier, grâce à l'initiative et l'impulsion du fameux calife Hārūn al-Rašīd. Plus tard, cet exemple fut suivi et, peu à peu, des nouvelles fabriques s'installèrent en Perse, Yemen, Syrie, Egypte, Ifrīqiya, al-Andalous, le Maghreb et l'Inde. Toutefois, Samarcande aura toujours l'honneur d'avoir été la première ville de l'Islam qui possédait des moulins à papier, sans parler du fait incontesté d'avoir été le chef-lieu de la Transoxienne, laquelle seulement Bukhara pouvait supplanter. C'est ainsi que les historiens et les géographes arabes médiévaux ne marchandèrent pas les éloges lorsqu'ils en faisaient allusion. En effet, ils vantaient sa beauté, sa prospérité, et sa situation privilégiée. Quelques-uns remontent son origine jusqu'à Alexandre le Grand. Al-

Istajrī¹ e Ibn Ḥawqal² au X^e siècle de notre ère, et ensuite al-Idrīsī³ au XII^e siècle, et Yāqūt⁴ au suivant, sont de bons exemples. Tandis que Ibn Jallikān, à son tour, rapporte l'étymologie du nom de cette ville et, en plein accord avec Ibn Qutayba, a dit «qu'elle fut connue au principe comme Šamir Kand, ce qui signifie Šamir entra en lutte avec elle, parce que le vocable perse kand est équivalent en arabe à lutter. Plus tard, les gens ont arabisé ce nom et ils la dénommèrent Samarqand»⁵.

Le papier fabriqué à Samarcande était d'une qualité excellente et se diversifiait de différents types. Clément Huart, en se basant sur le *Fihrist*, raconte quelles étaient les six variétés qu'on fabriquait à Samarcande pendant le X^e siècle: fir'aunī, sulaymānī, ŷa'farī, talḥī, ṭāhirī et nūhī⁶. Tout porte à croire qu'au cours des temps, la qualité de ce papier n'a pas décréu le moins du monde et même, il paraît s'améliorer, à en juger les

¹ *Masālik al-mamālik*, ed. De Goeje. Leiden, E.J. Brill, 1927, p. 318.

² *Šūrat al-ard*, ed. Kramers. 3^e éd. Leiden, E.J. Brill, 1967, p. 494.

³ *Nuzhat al-muštāq*. Beyrouth, 1989, t. I, p. 498.

⁴ *Mu'ŷam al-buldān*. Beyrouth, 1990, t. III, p. 289.

⁵ *Wafayāt al-a'ŷān*, éd. I. Abbas. Beyrouth, (s.a.), t. IV, p. 50.

On fait allusion ici à l'expédition que Šamir b. Ifrīqīs b. Abraha, roi du Yemen, dirigea vers la Chine, campagne dans laquelle il eut de lutter avec les habitants de Samarcande. Qazwīnī rapporte plus largement ce fait dans ses *Aṭār al-bilād* (Beyrouth, 1960, p. 535).

Quant à l'acception du mot iranien *kand*, c'est sujette à caution sa identification avec le mot arabe *lutter*. H.H. Schaeder traduit *kand* par ville. (Vid. *Encyclopédie de l'islam*², art^e Samarkand).

⁶ *Los calígrafos del Oriente musulmán*, tr. V. Argimón. Barcelona, 1987, pp. 13 y s.

commentaires du voyageur andalou du XII^e siècle Abū Ḥāmid al-Garnāṭī. «À Samarcande -dit-il- on fabrique un papier qui a pris le pas sur celui d'Égypte et il est chez les Orientaux le même que celui de ce pays chez les gens du Maghreb»⁷. Et avec des termes encore plus élogieux, si c'est possible, se prononce le géographe perse al-Qazwīnī, selon lequel «uniquement à la Chine on peut trouver un papier similaire au samarqandī»⁸. Pourtant, l'auteur égyptien al-Qalqaṣandī, qui a écrit au début du XV^e siècle une encyclopédie à l'usage des «secrétaires» (*kuttāb*) ou des fonctionnaires publiques, estime que le papier bagdādī était le meilleur et le décrit comme «un papier assez ferme, d'une grande finesse, agréable, bien rogné et de grand format»⁹. Au même temps, il place le papier syrien (*šāmī*) un degré en dessous du bagdādī en ce qui concerne sa qualité, suivi après du papier égyptien (*miṣrī*) avec ses deux modalités: le format *maṣūrī* et le format ordinaire (*ʿāda*), celui - là le plus grand¹⁰.

Bien que la couleur blanche était, comme de nos jours, la plus habituelle pour le papier, les artisans

⁷ *Tuḥfat al-albāb*, tr. Ana Ramos. Madrid, 1990, p. 107.

⁸ *Aṭār al-bilād*. Beyrouth, 1960, p. 536.

⁹ *Ṣubḥ al-aṣṣā*. Beyrouth, 1987, t. II, p. 516.

¹⁰ *Ibidem*.

Suivant Oriol Valls i Subirá, la feuille de papier au format *maṣūrī* était de 488x733 mm., et celle du format ordinaire 142x213 mm. Cf. *La historia del papel en España*. Madrid, Empresa Nacional de Celulosas, 1982, p. 66.

musulmans médiévaux ont connu aussi la fabrication de papiers de différents couleurs. Al-Qalqašandī, dont nous en avons déjà parlé, dans le passage qu'il consacre à traiter de la correspondance officielle des souverains nasrides grénadins fait allusion à un document envoyé par un de ces souverains au roi de Tunis et il souligne qu'avait été écrit en papier rouge (*fī waraqⁱⁿ aḥmar*)¹¹. D'ailleurs, c'est vrai qu'il existe un rapport évident entre la couleur du papier utilisé à cet occasion et le fait d'être nommé le roi nasride avec le titre de «seigneur de l'Alhambra (*Ḥamrā'* = La Rouge) de Grenade». C'est ainsi que l'on pourrait expliquer, peut-être, l'emploi du papier rouge dans ce document. Quoi qu'il en soit, il est probable que la provenance de ce papier aurait été l'Italie car, selon les mots de Rachel Arié, «le royaume naṣrī importait de Gênes le papier»¹². Mais il faut dire que l'usage du papier rouge dut être très répandu non seulement en Occident mais aussi dans l'Orient musulman, ce qui peut expliquer par le fait que, d'après Clément Huart, «le rouge on le considérait comme une couleur de bonheur et de fête». Et de même ajoute ensuite que «l'emploi du papier rouge pour la correspondance

¹¹ *Ṣubḥ al-aṣṣā*, t. VII, p. 442.

¹² *El reino naṣrī de Granada*. Madrid, 1992, p. 188.

officielle était une prérogative des rangs les plus élevés et un signe spécial de faveur»¹³.

Cependant, le rouge n'était pas l'unique couleur utilisée pour le papier. Al-Qalqašandī lui même, lorsqu'il fait allusion à la correspondance tenue entre les rois d'Égypte et du Yémen, mentionne des papiers bleus et jaunes¹⁴. Tandis que Clément Huart, à son tour, signale que «le bleu était une couleur de deuil», et il affirme aussi que «le papier jaune avait une particulière estime»¹⁵.

Lorsque le papier se répandit dans tout le monde de l'Islam, il paraît qu'al-Andalous on y trouvait aussi des moulins papetiers au X^e siècle¹⁶. D'ailleurs, il est tout possible que Cordoue, la capitale du califat omeyyade et l'un des centres les plus importants de la vie intellectuelle et culturelle, ait été la première ville de l'Espagne musulmane où l'on fabriquait ce papier. Et c'est n'est que peu de temps après que Tolède, Séville et d'autres villes andalouses auraient eu aussi leurs moulins à papier. Cela néanmoins n'est qu'une supposition, bien

¹³ *Los calígrafos del Oriente musulmán*, p. 17.

¹⁴ *Subḥ al-ašā*, t. VII, p. 383.

¹⁵ *Los calígrafos...*, p. 17.

¹⁶ Les historiens Lévi-Provençal, Vernet et Vallvé soutient cette opinion, tandis que Gayoso Carreira dit que «n'est pas risqué supposer que à l'Espagne on en déjà fabriqué le papier au IX^e siècle». Vid. E. Lévi-Provençal, «Instituciones del Califato», dans *Historia de España dirigida por Menéndez Pidal*, t. V, p. 186; Juan Vernet, *La ciencia en al-Andalus*. Sevilla, 1986, p. 28; Joaquín Vallvé, «La industria en al-Andalus», dans rev. *Al-Qanṭara*, t. I (1980), p. 237; Gonzalo Gayoso Carreira, *Historia del papel en España*. Lugo, 1994, t. I, p. 17.

qu'elle s'aferme en s'apuyant sur le fait indubitable de l'essor que le livre eut à l'Espagne musulmane. C'est à dire, l'apogée du livre a été en corrélation étroite avec l'essor que prit le papier en ce pays. En effect, ce qui contribua à augmenter la diffusion des livres en al-Andalous, fut l'emploie du papier. Henri Pérès a manifesté la préférence que les musulmans espagnols accordaient aux livres et leur goût de la lecture, et il ramasse quelques témoignages de différents écrivains andalous à cet sujet¹⁷, de même que al-Turtūšī l'avait fait auparavant dans une autre époque¹⁸. Pourtant, malgré ces suppositions, on ne sait rien de certain sur la fabrication du papier en al-Andalous jusqu'au témoignage d'un auteur du XII^e siècle, al-Idrīsī. C'est ainsi qu'en parlant de Xativa, il fait ressortir que «on fabrique ici un papier si extraordinaire qu'il n'y a pas de comparaison dans le monde et dont on ne connaît qu'en Orient qu'en Occident»¹⁹. En suivant l'exemple de al-Idrīsī, les historiens et les géographes qui font allusion à Xativa dans leurs oeuvres, ressortent toujours l'excellence de ce papier et ils soulignent leurs traits caractéristiques. Ainsi Yāqūt, au XIII^e siècle,

¹⁷ *Esplendor de al-Andalus*, tr. M. García Arenal. Madrid, 1983, p. 293 y 450-452.

¹⁸ *Lámpara de los Príncipes*, tr. Maximiliano Alarcón. Madrid, 1930, t. II, p. 446-451.

¹⁹ *Nuzhat al-muštāq*. Beyrouth, 1989, t. II, p. 556.

écrit que «c'est ici où on fabrique le meilleur papier et d'où on envoie au différents endroits de al-Andalous»²⁰. De même, Ibn al-Wardī au XV^e siècle, raconte que «c'est ici à Xativa qu'on fabrique un papier d'une qualité sans égal dans le monde»²¹. Tandis que l'auteur anonyme de *Dikr bilād al-Andalous* s'exprime aussi avec des termes semblables et souligne que «à Xativa on fabrique un papier d'une qualité sans comparaison dans le monde»²².

Evidemment, l'excellence du papier fabriqué à Xativa au XII^e siècle qui rappelle al-Idrīsī, dut être, sans doute, le résultat du développement d'un procédé technique de fabrication déjà connu bien avant et amélioré à travers du temps jusqu'à parvenir le degré de développement tellement avancé dont parle l'auteur. C'est pour ça qu'il y a un peu de vérité quand Vicens Vives remonte au X^e siècle l'industrie papetière de Xativa, en assurant que «c'était déjà dans ce siècle la plus importante d'Europe»²³.

²⁰ *Mu'yan al-buldān*. Beyrouth, 1990, t. IV, p. 351; Gamal Abd al-Karim, *La España musulmana en la obra de Yāqūt*. Granada, 1974, p. 189.

²¹ *Yarīdat al-ayā'ib*, tr. partielle de R. Castrillo, dans rev. *Al-Andalus*, t. XXXIV (1969), p. 100.

²² Tr. Luis Molina. Madrid, 1983, t. II, p. 80.

²³ *Manual de Historia Económica de España*, p. 109.